

L'Envers du décor

par Henry Liberman

Le temps des assassins

Chronologie :

1792 : Une expédition russe explore Hokaido, mais est amenée sous escorte à Matsumae et « reconduite à la frontière ». Il lui est signifié que tout commerce éventuel devra passer par Nagasaki.

1804 : Un navire russe entre dans le port de Nagasaki, demande établissement de relations commerciales, et repart bredouille après six mois d'attente.

1808 : Un navire anglais sous pavillon hollandais entre dans le port de Nagasaki, demande l'établissement de relations commerciales et repart bredouille.

1811 : Etablissement d'un bureau de traduction de livres occidentaux au sein du bakufu.

1825 : Shinron (Nouvelles Thèses) de Aizawa Seishisai.

1825 : Le bakufu ordonne de repousser tout navire étranger « sans se poser de question ».

1839-1842 : Guerre de l'Opium entre la Chine et la Compagnie anglaise des Indes orientales. Défaite de la Chine.

1853 : Tokugawa Iesada devient le 13^e shogun. Il n'est pas entièrement sain de corps et d'esprit et c'est Abe Masahiro qui gouverne de fait.

Juin 1853 et février 1854 : Les quatre « navires noirs » de Perry mouillent dans la Baie de Tokyo et exige l'ouverture commerciale du Japon. Entre les deux visites le bakufu désorienté demande leur avis à l'Empereur et à tous les daimyos.

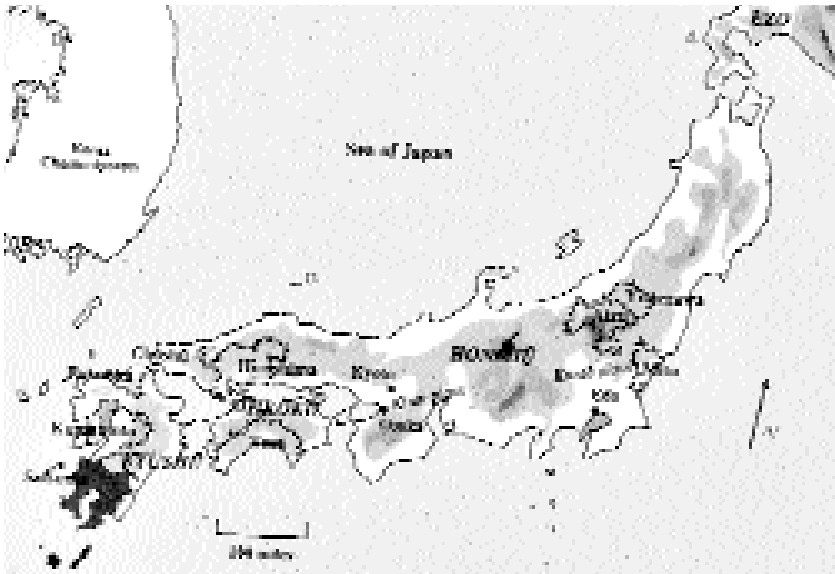
31 mars 1854 : Traité de Kanagawa entre le Japon et les USA : Hakodate et Shimoda sont ouverts aux Américains.

Avril : li Naosuke devient régent. Il est favorable à l'ouverture du Japon sur le monde.

Juillet 1858 : Traité d'amitié et de commerce avec les Etats-Unis signé sans l'accord de l'Empereur.

1859 : Purge de l'ère Ansei. Exécutions (dont celle de Yoshida Shoin) et emprisonnement d'opposants.

1860 : Assassinat en plein jour de li Naosuke. Le shogunat perd la face.



des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite. » Sinon, autant apprendre l'histoire du XVII^e siècle français chez Alexandre Dumas.

La période de transition entre le régime shogunal et la restauration impériale (période appelée Bakumatsu) vit la naissance de groupes d'hommes de main armés, aventuriers au service de l'une ou l'autre faction en présence, qui firent de l'assassinat politique leur principal titre de gloire. Au nom du slogan *sonno jōi* (habituellement rendu par « respecter l'empereur, chasser les étrangers ») les *ishin shishi* « hommes d'honneur pour la rénovation » inaugurèrent une pratique qui a marqué la vie politique du Japon jusqu'à nos jours : depuis *Il Naosuke*, assassiné le 3 mars 1860, on ne compte plus les victimes des héritiers des tueurs « aux buts élevés ». Leurs — non moins nationalistes et tout autant fanatiques — homologues pro-Togukawa (*shinsengumi* et autres *shogitai*) ne leur étaient pas en reste quant au volume de sang versé.

Pour se faire une idée à peu près correcte de ce que fut la réalité historique, il faut tout d'abord faire table rase de toutes les images véhiculées par le monceau de manga, anime et films exploitant cette période et ces personnages : « Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec

En particulier, depuis le feuilleton passé en 2004 sur la NHK, la télévision japonaise, un culte semble s'être développé autour des *Shinsengumi*, présentés comme « les mousquetaires du Shogun ». A côté de ce « *taïra* » (feuilleton hebdomadaire sur toile de fond pseudo-historique passant aux heures de grande écoute) le « *Dernier samourai* » est un documentaire. Cette troupe de supplétifs de police qui fit régner la terreur dans les rues de Kyoto au cours des années 1863-1867 était spécialisée dans les exécutions sommaires, la torture et les exactions en tout genre. Rien de romantique ou de glorieux. La tactique préférée de ces redresseurs de torts était d'attaquer leur victime à quatre ou cinq contre un. On ne prend jamais assez de précautions...

L'histoire universitaire ne s'intéresse que peu à cet aspect de la restauration/révolution Meiji (le terme japonais, *ishin*, évoque plutôt une rénovation, une re-fondation). Elle préfère étudier les transformations institutionnelles, sociologiques, économiques, les relations internationales... laissant ainsi le champ libre aux à la mythification des événements au jour le jour de cette époque. Pour notre part, nous

Il s'agit de remplir les cases vides d'un carré de 9 x 9 cases, divisé en neuf carrés de 3 x 3 cases, et ce de manière à ce que chaque ligne horizontale et chaque colonne, ainsi que chaque case de chacun des 9 petits carrés, comportent tous les chiffres de 1 à 9. La solution sera publiée dans notre prochain numéro.

sudoku N° 24F

		9				3		
	5		7		3		4	
6			5		8			1
9				2				6
	2						8	
		4					2	
		5				8		
			8		4			

Solution du N° 23F

4	5	3	9	6	8	2	7	1
6	1	8	7	4	2	3	5	9
2	7	9	3	1	5	8	6	4
9	8	1	5	2	4	6	3	7
3	4	6	8	9	7	5	1	2
7	2	5	6	3	1	9	4	8
8	3	2	1	7	6	4	9	5
5	9	7	4	8	3	1	2	6
1	6	4	2	5	9	7	8	3



Li Naosuke (1846-1860)



Suit

Yoshida Shoin



Autoportrait Hirata Atustane



Motoori Norinaga

essaierons ici de présenter ce qu'étaient et ce qui animait ces personnages qui ont joué un rôle indispensable dans l'accès du Japon au rang de puissance faisant entendre sa voix dans le concert des nations.

Ce qui nous intéresse ici ce n'est pas le détail des faits et gestes des acteurs singuliers, mais le fond social et idéologique qui les a produits, eux et leurs successeurs : il y a une ligne de filiation directe et revendiquée entre les shishi pro-impériaux, les desperados des soulèvements d'Aizu (dernier carré pro-Tokugawa, Takeda Sokaku enfant y aurait assisté) ou de Satsuma (dirigé par Saigo Takamori alias le Dernier Samouraï), les aventuriers de la Genyosha et leurs entreprises en Sibérie, en Corée et en Chine quelques années plus tard, les activistes ultrachauvins au sein de l'armée et leurs complices civils dans les années 30, et le milieu au confluent de la politique, du crime organisé et de l'extrême droite de l'après-guerre. Certains de ces personnages étaient dotés d'un charisme indéniable, furent des points de ralliement et devinrent des symboles : Saigo Takamori plus que tout autre, Toyama Mitsuru, l'inspirateur du Genyosha, d'autres encore. Nous aurons l'occasion de les évoquer.

LES IDÉES MOTRICES

Pendant que le régime Tokugawa se délitait, travaillé par ses contradictions, et que le monde extérieur, malgré les œillères imposées par la bureaucratie shogunale, faisait sentir sa présence de multiples manières, des écoles de pensée se formaient en réaction contre la fadeur et l'impuissance de l'idéologie dominante : une forme de néo-confucianisme pour qui la supériorité (et la centralité) de la Chine était « un horizon indépassable ». Ce qui, surtout après la guerre de l'opium (1839-1842) où celle-ci n'avait pu résister aux forces anglaises, était une vision assez problématique.

KOKUGAKU

Dès la fin du dix-huitième siècle l'affirmation d'une identité japonaise et de la supériorité de celle-ci avait commencé à faire son chemin. Déjà le confucéen Asami Keisai (1652-1711) refusait à la Chine la place d'« Empire du Milieu » (Chugoku). Mais avec Motoori Norinaga (1730-1801) et ses Etudes nationales (Kokugaku) c'est le Japon qui doit être mis au centre des choses. Pour lui ceux qui cherchent mettre en valeur la culture japonaise en y trouvant des similitudes avec la chinoise sont « comme quelqu'un qui moqué par une bande de singes pour son absence de fourrure chercherait frénétiquement sur son corps quelques poils qu'il exhiberait fièrement en disant : 'moi aussi j'en ai' ». Pour Norinaga, il y a cinq raisons à la supériorité japonaise : 1) le Japon est le pays des kami : c'est là qu'est née Amaterasu, la déesse solaire ; 2) la ligne impériale qui en est issue est restée ininterrompue ; 3) le Japon seul possède les livres où est exposée la révélation divine (le Kojiki et le Nihongi) ; 4) le Japon produit le meilleur riz au monde et 5) le Japon n'a jamais été conquis par une puissance étrangère.

Notons au passage que cette croyance en la vérité littérale du Kojiki (toute ressemblance avec d'autres fondamentalistes prenant leur Livre à la lettre n'est pas fortuite) était partagée par un certain Morihei Ueshiba...

Avec Norinaga, et encore plus avec son héritier spirituel Hirata Atsutane (1776-1843), les rites et les croyances Shinto trouvèrent une expression littéraire articulée qui leur donnait une légitimité nouvelle face au Bouddhisme et au Confucianisme, produits d'importation. En fait on peut dire que c'est Hirata Atsutane qui a inventé le Shinto moderne. On retrouve chez lui des thèmes qui seront familiers aux pratiquants

lecteurs de notre journal: le mise en avant du yamatogokoro (alias yamatodashi) et la croyance que dans la langue japonaise originelle (yamato kotoba) il y avait une correspondance parfaite entre les mots et les choses — d'où le kotodama, la force magique des mots — et enfin la primauté du musubi no kami des pouvoirs créateurs duquel toute chose dépend.

Les tenants du Kokugaku attachaient beaucoup d'importance à l'éducation de la population et cette activité permit à de nombreux lettrés de trouver là leur gagne pain, de même qu'à ces samourais dont on disait qu'ils se curaient les dents mais n'avaient pas de quoi manger. Et les marchands et paysans aisés trouvaient ainsi accès à un savoir et une culture qui avait auparavant été réservé à quelques privilégiés. Le Kokugaku devint ainsi un facteur de brassage social et de prise de conscience d'une appartenance à une communauté dépassant le cadre du clan ou de la province. Mais on peut aussi affirmer sans trop s'avancer que c'est parmi les auditeurs des disciples de Hirata Atsutane et de ses confrères que se recrutèrent les nombreux fils de chefs de village et hommes sans attaches fixes (yumin) qui allaient affluer à Kyoto et y jouer les guerriers sous l'étendard impérial ou shogunal.

MITOGAKU

La province de Mito avait pour daimyo une branche collatérale des Tokugawa. En 1657 Tokugawa Mitsukuni décida d'établir un bureau d'études historique chargé d'écrire une histoire du Japon. Ce travail fut

achevé en 1906, au lendemain de la victoire sur la Russie. Il est vrai que la rédaction avait connu quelques interruptions, dues entre autre à des désaccords parmi les historiens.

Les intellectuels de Mito ne se contentaient pas de se livrer à des disputes historiographiques. Ils préparaient les armes dont le régime Tokugawa avait besoin pour faire face aux défis que lui présentait sa situation de moins en moins assurée. La recrudescence des révoltes paysannes et des désordres urbains d'une part, l'ombre grandissante que l'Étranger portait sur le pays de l'autre exigeaient des réponses : les éléments les plus lucides du Bakufu étaient à la recherche d'une nouvelle légitimité et de thème permettant d'unifier les différentes classes et les différents courants religieux, intellectuels et politiques contre les barbares.

La réponse tenait en deux mots : « Sonno Joï ».

« SONNO JOÏ »

Dans le slogan « Sonno Joï », le « Joï » — chassez les barbares — a une histoire propre qui remonte au commentaire des Analectes par le néo-confucéen Chu Hsi. Ce n'est pas une notion originellement japonaise et elle était comprise comme « chasser ce qui est barbare en nous ». Ce n'est qu'avec les penseurs de Mito, Fujita Yukoku, Aizawa Seishisai, Fujita Toko, Toyoda Tenko que l'injonction prend son sens belliqueux.

Vers la fin du dix-huitième siècle et le début du dix-neuvième, alors que la puissance hollandaise était en déclin de nouveaux étrangers, Anglais, Russes et Américains commençaient à s'intéresser au Japon. S'ils se contentaient pour l'heure de frapper poliment à la porte, il fallait s'attendre à ce que leur patience ait un terme.

Une lettre de Fujita Yukoku datée du début 1797, en réponse aux incursions russes dans le nord du pays dévoile le pot au roses de l'entreprise. Il déconseille toute résistance armée: «Tout d'abord, comme l'unité et l'intégration ont été perdues, les quatre classes s'éparpillent devant l'ennemi. Si les barbares russes séduisent notre plèbe stupide (gumin) avec leur doctrine perverse et leurs mots doux 'ceux des premières lignes tourneront leurs hallebardes contre les troupes de l'arrière'. Il va sans dire que nous subirons aux mains de la plèbe stupide, qui souffre de la faim et du froid. »

Autrement dit, la crainte était de voir les paysans et les pauvres des villes accueillir les barbares en libérateurs. Nos auteurs étaient persuadés que la force des Européens (qu'ils n'arrivaient pas trop à différencier)

École spécifique mensuelle,
stages ouverts à tous

Association Nationale  Culturelle d'Aïkido

Michel Bécart

6^{ème} Dan PARIS

<http://www.michelbecart.com> – info@michelbecart.com

Tél. : +33 (0) 1 42 03 20 60

Cours tous les jours ouverts à tous en soirée
et le samedi matin



tenait dans leur adhésion au Christianisme. Et le Christianisme étant une maladie des plus contagieuses, il fallait empêcher à tout prix quelque contact que ce soit entre les porteurs de ce virus et les gumin. D'où la nécessité de repousser par la force les barbares : jōi.

Dans son ouvrage capital, *Shinron* (Nouvelles Thèses) de 1825, Aizawa Seishisai diagnostique le mal : « Le bas-peuple japonais est attiré par ces pernicieuses doctrines étrangères parce qu'il manque d'une base spirituelle sur laquelle se reposer. Il n'est donc pas étonnant que les suppôts du mal exploitent ce vide spirituel et cette peur de l'au-delà pour séduire notre bas-peuple. »

Et il propose le remède : opposer au Christianisme, source de cohésion et de force des Barbares, une cohésion et une force basée sur l'« essence nationale », le *kokutaï*. Il fallait recréer une unité spirituelle nationale, que tout le peuple ne soit « qu'un seul corps et qu'une seule âme » lié au pouvoir par « une affection et une confiance volontaires ».

Suivant en cela Norinaga, Aizawa va chercher la source du *kokutaï* dans les mythes du *Kojiki* et du *Nihongi*. Mais pour lui la solution est politique : pour retrouver l'unité originelle de la nation il fallait que le *Bakufu* instaure une religion nationale qui redonnerait à l'Empereur sa primauté spirituelle et rituelle : « Les ancêtres célestes nous ont donné la voie des dieux et ils en ont établi la doctrine ; en mettant en avant la loyauté et la piété filiale ils ont inauguré l'histoire humaine. Ces devoirs ont été transmis au premier souverain et depuis ils ont servi de grandes fondations à l'Etat. L'Empereur réunit ces ordonnances divines dans son corps ». La fonction impériale devait devenir celle d'une « papauté active ». Sans remettre en cause la primauté politique du Shogun, l'école de Mito remettait l'Empereur au centre des choses : sonno.

De plus, la primauté du spirituel impliquait que pour vaincre les Barbares, la volonté et le courage, l'acceptation de la mort, valaient plus qu'armes et techniques modernes. Ce sera

l'idéologie de l'armée japonaise jusqu'en 1945.

Si le *Kokugaku* s'adressait relativement plus aux laissés pour compte de la société, l'enseignement du *Mitogaku* était destiné aux éléments à même de jouer un rôle politique au niveau de leur clan, voire à celui du *Bakufu*.

LA CRISE POLITIQUE

Alors même que l'arrivée de la flottille de Perry concrétisait les craintes des disciples de l'Ecole de Mito, le régime shogunal entraînait dans une crise de succession. Pour la première fois les deux camps s'opposaient ouvertement. D'une part, les partisans du changement et de la résistance aux exigences étrangères autour des clans de Mito et de Satsuma qui soutenaient la candidature de Hitotsubashi Keiki, le septième fils de Tokugawa Noriaki, le daimyo de Mito. Et de l'autre les conservateurs autour du daimyo de Hikone, Ii Naosuke, partisans de l'immature Iemochi, de la branche des Tokugawa de Kii. Ii prit le dessus, assumant le titre de Tairō (grand conseiller, en fait régent) le 23 avril 1858 et fit nommer shogun Iemochi.

Malgré l'opposition de la cour impériale, Ii signa le Traité de commerce et d'amitié que les Etats-Unis avaient imposé au Japon. La réaction des pro-impériaux ne se fit pas attendre. Les partisans du *sonno jōi* s'agitaient à Kyoto et essayaient de mobiliser la cour impériale contre le *bakufu*. Quand la contestation de la politique shogunale dépassa les bornes du tolérable, Ii Naosuke frappa un grand coup. Il fit arrêter une centaine d'agents de Mito et des autres clans loyalistes, les fit transporter à Edo dans des cages et en fit exécuter une dizaine, dont Yoshida Shōin, un brillant intellectuel et enseignant originaire de Chōshū dont plusieurs élèves joueront un rôle important dans la restauration impériale.

La vengeance des partisans de Keiki ne se fit pas attendre longtemps : après vingt mois de pouvoir quasi dictatorial, Ii Naosuke fut assassiné le 3 mars 1860 par une bande de 17 jeunes samouraïs du domaine de Mito alors qu'il se rendait à une entrevue avec le Shogun. Ce fut le début d'une longue vague d'assassinats.